

Le paon vert

POURRAT, Contes de la bûcheronne, 145-154.

Il y avait une fois un homme si perdu de souci, qu'il était parti droit devant soi, et il vaquait à travers les grands bois de par là-haut sans seulement savoir où il allait. Il allait il allait, il faisait rouler son chapeau devant lui du bout de son bâton.

Tout à coup, en levant la tête, il a vu sous un gros arbre une dame, la plus belle qu'on eût pu voir.

« Que cherchez-vous et qu'avez-vous, brave homme? Vous avez l'air bien en soin, bien en peine.

- Ah! madame, j'ai toute une troupe d'enfants à la maison, voilà qu'un autre encore doit nous venir bientôt. A celui-là, il faut une marraine, et je ne sais pas où la prendre.

- Moi, je serai cette marraine. Quand l'enfant sera né, brave homme, appelez-moi.

- Ah! madame, je vous appellerai de tout mon cœur.

- Vous n'aurez qu'à venir, à vous montrer sous l'arbre.»

Il s'en retourna droit chez lui, tout aise d'être tiré d'un si gros embarras.

Trois jours après, l'enfant arrive au monde, et c'était un garçon. Vite l'homme s'en va sous l'arbre porter la nouvelle à la dame.

Elle est venue, comme elle l'avait dit. Elle a été marraine.

Elle a fait appeler cet enfant Petit-Jean. Pensez, quelle marraine! Une dame si belle. Elle paraissait soudain, sur son cheval harnaché d'or: elle venait chercher le Petit-Jean pour un jour ou pour davantage.

« Ma marraine! Ma marraine qui vient! »

Il en aurait sauté par-dessus les murs tant il était transporté de la voir.

Peut-être qu'ils partaient ensemble pour le pays de l'Eau-qui-danse, de la Pomme-qui-chante et du Petit-oiseau-bleu-qui-sait-tout. Allez savoir comme y étaient les choses. Toujours est-il qu'un jour Petit-Jean et sa marraine, en se promenant, ont vu un paon, et il faisait la roue : un paon tout vert, tout bleu, et couleur d'arc-en-ciel. - Ma pauvre mère avait vu deux paons dans un château; moi, je n'en ai pas vu; enfin je dis qu'il était vert, comme le conte le raconte.

« Ho! le beau paon, marraine. Que je voudrais l'avoir! »

Petit-Jean, Petit-Jean, n'attrape pas ce paon.

Tu en aurais trop grand tourment.

Rien n'y a fait. Petit-Jean n'aurait plus tenu en sa peau s'il n'avait attrapé le paon, quoi qui se fût mis en travers, quand bien ç'aurait été le grand diable et ses cornes.

Il l'a pris, il l'a emporté au jardin de son père, plus fier que s'il avait Paris et Saint-Denis.

Mais un jour est venu où le roi a dit à son valet :

« Tu iras chercher le Petit-Jean. Il se fait trop valoir avec son paon. Il se vante, à lui seul et ce paon, de ramener ma fille du Château-sur-les-Eaux, alors que je n'ai pas pu en venir à bout en y mettant toute ma troupe. Eh bien, moi je le

prends au mot. S'il ne ramène pas ma fille, je lui fais sauter la tête à quatre pas du corps. »

Le valet aussitôt monte à cheval, et ventre à terre s'en vient porter les paroles du roi à Petit-Jean.

"Ha, non! ha, non! Je jure ma foi que je n'ai jamais dit ce que l'on m'a fait dire. Moi, avoir parlé de la fille du roi et du Château-sur-les-Eaux?"

- Enfin le roi le veut. Si vous ne ramenez sa fille promptement, faites vos adieux à la vie. »

Voilà Petit-Jean aux abois. Il court trouver sa marraine.

C'était une fée, vous l'entendez bien. Peut-être qu'elle pouvait beaucoup de choses, mais elle ne pouvait pas tout.

« Je t'avais averti :

*N'attrape pas ce paon
Tu en auras trop grand tourment.*

- Dites, marraine, à présent, que ferai-je?

- C'est que je ne sais que te dire.

- Marraine, ma marraine, que faut-il que je fasse?

- Il te faut prendre trois bateaux : l'un en farine, l'autre en pain blanc et l'autre en marchandises. Quand tu seras sur le bord de la mer, tu trouveras des centaines et des centaines de petits poissons près de crever de la faim. Tu leur donneras ton pain blanc, ta farine. Puis tu crieras : « Toutes sortes de belles marchandises à vendre! »

Petit-Jean s'en va donc en trois bateaux sur le bord de la mer. Il trouve les choses ainsi que sa marraine les avait dites: les poissons par centaines et centaines ouvrant la bouche comme s'ils perdaient l'eau. Il leur distribue ce qu'il avait apporté en pain blanc, en farine. Et ces poissons de revenir à la vie, de le saluer, de lui rendre grâces:

« Ha! pauvre monsieur, si nous savions que faire pour vous! Vous nous avez fait tant de bien!

- N'ayez crainte, petits poissons : puisque vous êtes portés de bon vouloir, vous pourrez me servir.»

Petit-Jean se met sur le rivage, criant en bien haut ton, comme un marchand mercier :

« Toutes sortes de belles marchandises à vendre! »

Les poissons ont fait courir la nouvelle jusqu'à ce Châteausur-les-Eaux où était la fille du roi. Elle est montée aussitôt en son bateau, elle est vite venue voir tant de belles choses. Peut-être que Petit-Jean avait mis son paon aussi sur le mât, pour que ce fût plus beau et pour servir d'enseigne. Et quand elle a vu Petit-Jean, le paon, ces marchandises que lui avait données sa marraine, elle tenait les clefs du Château-sur-lesEaux, elle les a jetées au fin fond de la mer. Elle a passé sur le bateau de Petit-Jean pour le suivre où il la mènerait.

Lui, le cœur bien aise, ramène la demoiselle chez le roi, puis il s'en va remercier sa marraine.

Il n'était pas arrivé chez elle que le roi appelle son valet du milieu de sa cour.

« Va dire à Petit-Jean, qui s'était tant vanté, à lui seul et son paon, de ramener ma fille du Château-sur-les-Eaux, alors que moi, je n'y étais pas arrivé en y mettant toute ma troupe, va lui dire qu'il faut maintenant qu'il aille me chercher le château même. S'il ne le ramène pas, je lui fais sauter la tête à quatre pas du corps. »

Le valet monte à cheval, galope ventre à terre, rattrape Petit-Jean sur le chemin, lui rapporte le dire du roi.

Voilà Petit-Jean aussi abattu d'ennui qu'il était soulevé de joie la minute d'avant. Il va porter ses plaintes à sa marraine. « Je t'avais averti :

*N'attrape pas ce paon,
Tu en auras trop grand tourment.*

- Dites, marraine, à présent, que ferai-je?

- C'est que je ne sais que te dire.

- Marraine, ma marraine, que faut-il que je fasse?

- Il te faut prendre trois autres bateaux, en farine, en pain, en vin, parce que le vin donne des forces. A Tu trouveras tant et tant de poissons. Tu les rassasieras. Peut-être qu'ils pourront t'aider.»

Petit-Jean s'en retourne en trois bateaux sur le bord de la mer. Des poissons, en a-t-il trouvé, pour le coup! Ceux qui mouraient de faim étaient venus là de tout partout, ayant su qu'il leur distribuait de la subsistance.

Il leur donne son pain, sa farine et son vin. Et ces poissons cherchaient que dire, qu'entreprendre, tant ils lui voulaient tous du bien après cela.

« Vous aurez donc tout fait pour nous, pauvre monsieur!

Et nous, si seulement nous pouvions quelque chose!

- Vous le pouvez, petits poissons, vous le pouvez. Faites-moi ce plaisir de charger le Château-sur-les-Eaux et de me l'amener. Mais c'est qu'il vous faut être des mille et des milliasses. »

Ha! rien ne leur coûtait, rien ne leur faisait peine, s'il s'agissait de s'employer pour Petit-Jean. Ils s'y sont mis une telle troupe qu'ils ont chargé le château sur leur dos. Voilà le bâtiment qui arrive, ainsi porté et voguant par la mer. Et le Petit-Jean bien content, et la fille du roi bien contente, et monsieur le roi bien content.

Mais le Petit-Jean était à peine parti pour aller remercier sa marraine, que le roi commence de pincer le nez et qu'il appelle son valet une fois de plus.

« Va dire à Petit-Jean qu'il a bien fait valoir qu'avec toute ma troupe je n'avais pu ramener ma fille du Château-sur-les-Eaux, alors que lui seul avec son paon en était venu à bout et qu'il avait, pour finir, ramené le château même. En conséquence, s'il n'apporte à présent les clefs de ce château je lui fais sauter la tête à quatre pas du corps. »

Peut-Jean savait bien qu'il ne s'était pas vanté et il en jurait ses grands dieux. Mais le valet n'y pouvait rien. Il fallait en passer par où voulait le roi. Et cherchez-moi les clefs au fin fond de la mer! Tête basse comme un coq saigné, Petit-Jean derechef va trouver sa marraine.

« T'ai-je assez averti :

*N'attrape pas ce paon,
Tu en auras trop grand tourment.*

Puisque tu l'as voulu, fais ce que tu voudras. »

Il a repris ses trois bateaux, les a remplis de pain, de farine et de vin, est retourné sur le bord de la mer. Et il a rassasié tous ces pauvres poissons, pour qui l'année était si mauvaise. « Pauvre brave monsieur, tant vous faites pour nous! Ha! si nous savions, nous, ce que nous pouvons faire!

- Vous pouvez faire, petits poissons, vous le pouvez. Je viens chercher les clefs du Château-sur-les-Eaux. »

Arrivent sur le moment quelques poissons qui avaient pris du retard.

« Nous avons trouvé dans la mer un tel tas de ferrailles que nous ne pensions pas avoir notre passage.

- Ho! dit Petit-Jean, la chance nous en veut. Ce sera justement ces clefs qu'il me faut tant. »

C'étaient ces clefs. Ils s'y sont mis un peuple de poissons; ils les ont rapportées du fin fond de la mer, et si heureux de lui faire ce plaisir! Heureux enfin comme poissons dans l'eau, quand ils ont bien dîné et qu'ils peuvent rendre service à qui les a si grandement servis.

Petit-Jean, plus heureux qu'eux encore, porte les clefs à monsieur le roi. La demoiselle lui fait un beau sourire, mais le roi lui tourne la figure. Tout le remerciement qu'il en eut, ce fut de s'entendre dire:

« Petit-Jean, tu es trop sorcier. Et les gens si sorciers ne font pas de vieux os. »

C'était bien faire entendre qu'il le déplanterait de sur terre.

Plus coq saigné que jamais, Petit-Jean ne sut rien de mieux que de chercher secours auprès de sa marraine.

« Cette fois, que veux-tu que je dise? Allons, voilà ma baguette. Si jamais le roi montait sur son trône et qu'il donnât l'ordre de te faire mourir, tu n'aurais qu'à le toucher de cette baguette en disant : « Que le roi reste sec comme un morceau de bois!»

Petit-Jean est revenu à la cour. Il a eu la fille du roi, qui le voulait tant. Il a eu le Château-sur-les-Eaux avec chaque clef sur chaque porte. Quand le roi a trépassé, il a eu le royaume. Il a tout eu, ce qui s'appelle tout.